

gues de la contre-révolution. Même pour les jeunes qui, exceptionnellement, rejoignent dans cette situation le noyau révolutionnaire, dont la tâche essentielle n'est rien d'autre, en réalité, que défendre le patrimoine idéologique acquis par le prolétariat et d'œuvrer à la confection du matériel idéologique exigé pour la continuité de la lutte révolutionnaire et des cadres nécessaires pour guider le prolétariat dans la nouvelle situation, ils se trouveront dans l'obligation de sauter les étapes — que les « vieux » appartenant à ces groupes auront vécues soit par l'expérience, soit par l'étude théorique, — afin de pouvoir collaborer au travail effectué par ces derniers. Autrement, ne pouvant fournir aucun travail de diffusion ou de vulgarisation des idées, ils ne tarderont pas à se détacher de ces îlots révolutionnaires dont la voix n'a pas d'échos parmi le prolétariat, pour s'égarer dans les méandres de l'idéologie bourgeoise ou dans les organisations ouvrières devenues ou en train de devenir des obstacles à l'action prolétarienne. D'ailleurs nous pensons que, sans réaliser un quelconque contingentement à l'intérieur de ces groupes, la situation du moment balayant impitoyablement les faibles, les pleutres, les timorés, interviendra, qu'on le veuille ou non, pour éliminer carrément une énorme partie de ces jeunes qui essayeront de remonter le courant réactionnaire du mouvement ouvrier. En somme, continuer l'œuvre de la révolution c'est, dans les périodes de réaction, comprendre, prendre conscience de la réalité sociale et cela ne dépend nullement de la cohabitation des jeunes et des vieux au sein de ces groupements, mais dépend uniquement du capital idéologique détenu par les individus qui s'y trouvent et leur capacité d'extraire des rapports sociaux les notions théoriques sur lesquelles le prolétariat pourra s'appuyer pour la reprise de sa lutte.

Ainsi donc, dans cette situation, les particularités de la jeunesse persistent, mais les conditions pour les relier à un cours d'événements dirigé vers la victoire prolétarienne font défaut. Par conséquent, ce que l'on appelle couramment l'idéalisme de la jeunesse n'est, en définitive, que la difficulté qu'elle éprouve à méditer avant d'agir. Quand la situation n'oblige pas à la réflexion, elle trouve la possibilité de faire profiter sa classe du

besoin d'action qui la déborde. Mais lorsque, au contraire, les circonstances exigent l'examen minutieux et pénible des problèmes politiques en vue de contrecarrer les forces de destruction et de corruption du mouvement ouvrier et d'œuvrer à la reconstruction des bases politiques et organiques du prolétariat, alors elle se trouvera désorientée et la répulsion qu'elle a pour des concepts théoriques déterminera son activité non pas vers le courant révolutionnaire qui ne joue et ne saurait jouer, dans ces moments, un rôle prépondérant dans l'action, mais vers ces courants qui lui laissent entrevoir la possibilité de continuer la lutte en même temps qu'ils proclament l'inutilité des confrontations et des disputes théoriques.

Ainsi comprise comme un élément essentiellement actif, la jeunesse nous apparaît donc comme une partie de la classe et puisque les positions de celle-ci sont déterminées par des causes relevant des situations historiques générales et du rôle qui y est tenu par le parti, son activité sera progressive ou négative selon que le parti est ou n'est pas en mesure d'intervenir au travers des flux et des reflux des mouvements de classe du prolétariat, menant le prolétariat vers des défaites ou des victoires. Dès lors, l'harmonisation de ses caractéristiques se réalisera au sein des institutions imprégnées de l'idéologie de la classe dominante, jusqu'au moment où son régime s'écroulera sous l'action triomphante du prolétariat, ou bien au sein des organisations ouvrières de masse, pendant les périodes limitées des mouvements de classe qu'elles entreprennent et d'une façon permanente au sein des institutions prolétariennes, quand le parti sera en possession de la machine étatique actionnée par la dictature du prolétariat et qu'il pourra ainsi, à son tour, alimenter de son idéologie révolutionnaire ces nouvelles institutions.

Nous examinerons dans un prochain article, au travers de ce point de vue, l'histoire des mouvements de jeunes, lesquels, placés dans leur cadre normal, ainsi que nous l'avons indiqué au cours de cette étude, nous permettront de tirer quelques conclusions et de tracer, pour la période actuelle, les conditions politiques à défendre dans l'intérêt de la jeunesse politique et l'ensemble de la classe ouvrière.

HILDEN.

ÉVOLUTION DE L'IMPÉRIALISME ANGLAIS

Dans notre étude « Crises et Cycles », nous avons essayé de marquer la signification de la crise générale de la société bourgeoise. Nous avons voulu faire ressortir que le Capitalisme en général et les groupements impérialistes en particulier, doivent désormais évoluer dans le sillage du cours historique décadent qui leur est imprimé. Puisque l'irréductibilité de la contradiction fondamentale entre la forme « socialiste » de la production et le mode capitaliste de répartition des produits ne permet plus au Capitalisme de poursuivre le développement de ses forces productives, mais qu'il est au contraire dominé par elles, il est clair que toutes les manifestations de son activité ne constituent plus aujourd'hui que des aspects multiples et inégaux de son adaptation aux conditions que l'Histoire impose à son existence ; bien loin donc de pouvoir être considérées comme des étapes vers un raffermissement, une stabilisation du Capitalisme et une reprise de son rôle progressif — de telles perspectives étant définitivement exclues — ces manifestations, ces « reprises » acheminant, par l'exacerbation de leurs facteurs antagoniques, vers la guerre impérialiste ou la Révolution. Maintenant que les défaites prolétariennes ont estompé la deuxième éventualité, il reste que le cours économique et politique que suit le Capitalisme n'est autre qu'une préparation matérielle de l'appareil économique et qu'un processus de maturation idéologique des masses pour la guerre impérialiste, cours inégal, incohérent, certes, puisqu'il ne fait que refléter les degrés inégaux du développement et des capacités de lutte des différents impérialismes. Le prolétariat pour se dégager de l'étreinte qui l'entraîne au carnage et pour pouvoir y opposer sa solution révolutionnaire doit faire un immense effort de discernement et d'analyse des forces ennemies qui l'assaillent.

L'impérialisme britannique est, parmi les plus puissantes de ces forces, un des deux ou trois pôles d'attraction des for-

mations capitalistes secondaires. Or, précisément, ce puissant groupe qui, à la veille du conflit de 1914, dominait encore le monde, est travaillé aujourd'hui par de virulents ferments de décomposition et, bien que la décadence britannique ne soit qu'un aspect de la décadence du capitalisme en général, la forme classique qu'elle revêt et l'importance considérable de son poids spécifique dans l'économie mondiale lui confèrent un intérêt particulier.

En réalité, si l'Angleterre fut le berceau du grand capitalisme industriel, elle ne fut pas la première parmi les nations capitalistes. Dans l'histoire de l'accumulation primitive du capital marchand, produit des rapines commerciales et coloniales, elle fut précédée par l'Espagne et surtout, par la Hollande.

Mais après l'ouverture des grandes routes océaniques, la position clef de l'Angleterre sur la voie de l'Atlantique favorisa son ascension à la suprématie maritime et coloniale. La révolution bourgeoise de 1649 que Cromwell accomplit pour le compte de la classe déjà puissante des marchands et des fabricants, permit à ceux-ci d'étendre au monde entier (cela prit à peu près un siècle) le réseau serré de leurs comptoirs commerciaux. D'une part, l'acte de navigation de 1651 en assurant aux Îles Britanniques le monopole des transports maritimes posa en même temps les fondements de leur puissance navale. D'autre part, l'instauration du protectionnisme défensif indispensable à l'industrie naissante (et auquel devait bientôt répondre celui de Colbert en France) fit de la Grande-Bretagne le premier fabricant du monde.

En somme, la prospérité de l'Angleterre, qui s'épanouit dans toute son orgueilleuse insolence jusqu'à la fin du 19^e siècle, se nourrit de trois activités essentielles de sa bourgeoisie : D'abord sa fonction universelle de marchand qui, comme le disait Engels « est la classe qui, sans prendre la moindre part à la production, sait en conquérir la direction